

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Hors série

Jacques MICHAUD



Photo : © J.-L. Geoffroy

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Jacques Michaud est un auteur québécois qui s'inscrit profondément dans la terre où il est né. Après avoir fait un détour vers une inspiration qu'il croyait universelle, il a vite compris que l'écrivain appartient d'abord à un lieu géographique, qu'il ne peut impunément renier les conditions qui l'ont vu naître et grandir. En fait, la vérité de l'inspiration est toute simple : on ne peut vraiment dire que ce que l'on connaît vraiment. L'écrivain doit à un moment ou l'autre reconnaître qu'il ne peut pas tout dire, il doit prendre le temps de trouver sa voie et sa voix.

C'est après l'avoir quittée que Jacques Michaud a pu «retrouver» sa région natale et lentement découvrir la nature de son pouvoir évocateur. L'Abitibi est une immense région située au nord-ouest du Québec. Elle est si grande qu'elle formerait à elle seule un pays «*plus grand que la Belgique*». C'est un territoire encore jeune dont les premières occupations permanentes remontent au début du siècle dernier. Peu de choses avaient été écrites sur cette entreprise gigantesque où quelques milliers

d'hommes et de femmes ont jeté les fondements d'une «nouvelle histoire». Et il est assez rare de nos jours qu'on puisse interroger de vive voix des êtres qui ont été à l'origine d'un peuplement, c'est-à-dire les bâtisseurs d'un commencement et les garants d'une continuité.

Dans ses écrits, Jacques Michaud a voulu rendre hommage à ces contingents du courage et de l'acharnement. Il a privilégié le chant poétique, qu'il soit en vers ou en prose, pour évoquer les grandeurs et les misères de ce défi presque surhumain qui est celui de mettre «un pays» au monde. C'est ainsi que les thèmes qui marquent véritablement les œuvres qu'il a publiées jusqu'à ce jour sont ceux de l'appartenance et de l'identité.

Biographie

Jacques Michaud est né à Rouyn au début des années quarante. Devenue aujourd'hui Rouyn-Noranda, cette ville a longtemps été un centre minier et forestier de première importance en Abitibi, cette immense région située au nord-ouest de la province de Québec. C'est là que l'auteur y a fait ses études primaires et classiques. Il complète par la suite une licence en lettres à l'Université Laval de Québec. Il choisira l'enseignement et, pendant plusieurs années, il sera professeur de littérature française et québécoise au Collège de l'Outaouais. Cependant, à deux reprises, il ira œuvrer en Afrique francophone, au sein d'organismes voués à la coopération internationale.

Les premières publications sont celles qu'il confie à des périodiques. Ainsi, entre 1965 et 1979, un certain nombre de textes poétiques paraissent dans des différentes revues littéraires, en particulier dans *La Tourmente* et dans *Estuaire*. Il collabore pendant quelque temps aux pages littéraires du journal *Le Droit* et fournit quelques comptes rendus critiques aux revues *Lettres québécoises* et *Relations*.

Vingt fois cinq, son premier recueil littéraire, est publié en 1979 aux éditions Asticou, de Hull. C'est un ensemble de vingt-cinq petites nouvelles à la fois insolites et fantastiques, où la dérision semble inséparable de la poésie.

En 1981, paraît *La terre qui ne commence pas*, un poème strictement narratif qui raconte les débuts de sa région natale, l'Abittibbi. Avec ce texte, l'auteur trouve une voix et une voie qui seront dorénavant les siennes. Cet ouvrage reçoit le Prix littéraire de l'Outaouais au Salon du Livre de 1982.

En 1983, voici l'expérience d'un projet collectif et la parution de *Huit poèmes infiniment*. C'est un album d'art contenant sept poèmes et

une gravure et présenté dans deux formats : l'un de luxe et l'autre populaire. Cet ouvrage remporte le Prix Henry-Desjardins 1984.

En mars 1985, les Éditions du Vermillon, à Ottawa, publient *Tous bords, Tous côtés*, poème narratif qui continue de raconter ce qu'a été la vie des pionniers et des pionnières de l'Abbitibi. Le Prix Henry-Desjardins 1987 vient souligner la force poétique et évocatrice de cet ouvrage.

En 1989, les Éditions du Vermillon font paraître *La première Amérique*, un essai-poème dans lequel l'auteur raconte l'histoire et l'univers des tout premiers hommes et femmes qui ont occupé notre continent. La première partie, en prose, évoque l'univers religieux, social et culturel des ces peuples dont on a souvent dit qu'ils étaient «sauvages». Dans la deuxième partie, les mêmes thèmes sont repris mais, cette fois, dans un format poétique dont le rythme et l'évocation sont proches du chant.

En 1993, la maison d'édition Vent d'Ouest publie *Marie-Clarisse*, un récit qui se veut biographique et fictif et dans lequel l'auteur évoque l'histoire de sa mère et celle des débuts de l'Abitibi. Le livre est unanimement salué par la critique. Deux ans plus tard, la maison d'édition Cabédita, de Yens-La Léchère, en Suisse, publiera cette œuvre sous le titre *Marie-Clarisse, courage et passion d'une mère*.

En 2002, c'est *Sakka*, une suite de courts récits, quinze tranches de vie durant lesquelles le personnage principal poursuit une quête de l'invisible, depuis l'instant où, enfant, il entre dans le jeu des adultes jusqu'au moment où il sera forcé d'en sortir.

Parallèlement à ces activités, Jacques Michaud a collaboré assez régulièrement à *L'àpropos*, revue culturelle fondée dans l'Outaouais québécois en 1983. Membre fondateur de l'Association des auteurs et auteures de l'Outaouais québécois en 1980, il participe toujours aux

activités de ce regroupement. En 1993, il a été un des membres fondateurs de la maison d'édition Vents d'Ouest, au sein de laquelle il continue de collaborer à titre de codirecteur littéraire.

Bibliographie

- *Vingt fois cinq*, nouvelles poétiques, Hull, Éditions Asticou, 1979, p. 77.
- *La terre qui ne commence pas*, poème narratif, Hull, Éditions Asticou, 1981, 79 p; Prix littéraire de l'Outaouais 1982.
- *Tous bords, Tous côtés*, poème narratif, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1985, 64p.
- *La Première Amérique*, essai-poème, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1989, 118p.
- *Marie-Clarisse*, récit, Hull, Éditions Vents d'Ouest, 1993, 162 p.
- *L'Association des auteur-es de l'Outaouais québécois. Vingt ans de présence littéraire*, histoire, Hull, Association des auteur-es de l'Outaouais québécois, 1999, 110 p.
- *Sakka*, récits, Hull, Vents d'Ouest, 2002, 108 p

Collaborations à des ouvrages collectifs :

- *Le Lièvre et le Mot*, dans *L'écriture, ce vaste lieu*, Hull, Association des auteur-es de l'Outaouais québécois, 1981, pp. 35-36.
- *Les Beaux noms*, dans *Topographies*, Hull, Association des auteur-es de l'Outaouais québécois, 1987, pp. 21-22.
- *Jean-Sébastien Richard*, dans *Contes et nouvelles de l'Outaouais québécois*, Ottawa, Éditions du Vermillon (coll. «Les Cahiers du Vermillon», n° 3), 1991, pp. 135-140.
- *La rivière du silence*, dans *La crise! Quelles crises?*, Hull, Éditions Vents d'Ouest (coll. «Rafales»), 1994, pp. 121-126.
- *79, rue Boucherville, app. 3* dans *Jeux d'adresses*, Hull, Éditions Vents d'Ouest (coll. «Rafales»), 1996, p. 153-159.
- *Prendre le jour*, dans *Le temps est d'abord un visage*, Ripon, Écrits des Hautes-Terres, 1999, pp. 73-74.

Collaboration à des périodiques :

- *Poèmes*, dans **La Tourmente**, Québec, Département d'études françaises de la Faculté des lettres de l'Université Laval, 1965, pp. 131-141.
- *L'Équation de l'aurore et du plaisir*, dans **Estuaire**, Québec, juin 1978, n° 8, pp. 15-18.
- *Le Soleil en division*, dans **Estuaire**, Québec, février 1979, n° 11, pp. 51-62.
- *Telle la mort en son parcours*, dans **Estuaire**, Québec, décembre 1979, n° 14, pp. 69-91.
- *Lydia*, dans **Parallèles et convergences**, Hull, Cégep de l'Outaouais, mars 1980, n° 3, pp. 99-112.
- *Mon extrême Abbittibbi*, dans **Parallèles et convergences**, Hull, Cégep de l'Outaouais, mars 1981, n° 6, pp. 129-134.
- *Sans que les saisons se dépêchent*, dans **L'apropos**, Hull, 1983, vol. 1, n° 1, pp. 30-33.
- *Depuis le temps et les neiges*, dans **L'apropos**, Hull, 1984, vol. 2, n° 1, p. 9.
- *C'étaient les miens*, dans **L'apropos**, Hull, 1985, vol.3, n°2, pp. 8-13.
- *Nous avons pensé*, dans **Le Droit**, Ottawa-Hull, samedi 23 mars 1991, p. A-11.
- *Entre le livre et l'image* dans **Le Droit**, Ottawa-Hull, samedi 28 mars 1992, p. A-6.
- *L'Outaouais* dans **Parallèles et convergences**, Hull, Collège de l'Outaouais, mai 1993, n°9, pp. 42-43.

Collaboration à un livre d'art :

- *Aurons-nous le temps*, dans **Huit poèmes infiniment**, Hull, Groupe sept plus un, 1983, Édition de luxe et Édition de poche, sans pagination. Prix littéraire de l'Outaouais 1984.

Choix de textes

Le triangle d'Amsterdam

Retenu à sa table de travail, le président du syndicat des chirurgiens d'Amsterdam attendait la visite de Rembrandt, lequel – on le sait maintenant – ne s'éloignait jamais plus de 80 km de la capitale. Tout en essayant de retirer ses verres du nez, notre président se demandait dans quelle mesure il est possible d'être simple mais précis, universel mais particulier, compétent mais sans complaisance, ouvert mais sans prétention.

*Quelqu'un frappa à la porte. Le chirurgien tira le drap et ouvrit.
Ce n'était pas Rembrandt.*

C'était Constantin Huygens, ami de l'autre, peintre lui aussi, politique et poète, celui qui échangeait avec Descartes en trois langues, celui qui eut le courage de gravir par l'extérieur la vertigineuse flèche de la cathédrale de Strasbourg. Plus tard, son fils perfectionnera l'horloge à balancier et découvrira la véritable nature des anneaux de Saturne.

Le président voulut offrir un siège. Huygens refusa, invité qu'il était avec Rembrandt à une séance publique de dissection chez un confrère voisin. Ces séances étaient payantes et une partie du billet était consacrée à un fastueux banquet qui suivait la cérémonie. Une fois de plus, le président du syndicat jugea que Huygens avait la belle façon de se payer la tête des autres.

On frappa à nouveau.

Un messenger apportait une lettre de Rembrandt. L'artiste s'excusait de son retard, se voyait dans l'obligation de décliner, dans le même moment, les deux invitations.

Le président rajusta ses verres et Huygens ses gants. Prestement, le messenger construisit deux sièges.

(Vingt fois cinq, pp. 54-55)

Aurons-nous le temps

*Et je voudrais
que toute douceur
nous soit donnée
dans l'impression d'un soir
qui tombe
nous touche et nous fait vivre*

*Et tu voudrais aussi
que tout amour
soit accordé
dans la manière d'une main
qui s'ouvre
et laisse passer la neige*

*Aurons-nous toujours le temps
et cette façon d'aimer le soir et la neige
quand l'hiver
malgré tous ses arbres
garde encore la force de rester blanc*

(Huit poèmes infiniment)

* * *

***La terre qui ne commence pas
ils étaient partis de bien loin
et ils se retrouvaient encore là
le nez en plein vent
devant ce lac qui soulevait des vagues
plus hautes que les barges
qu'ils n'avaient pas encore construites***

le vent

*le vent si long d'une Abbittibbi hérissée
qui leur semblait arriver de quelque mer cachée dans leur dos
qui les rendait silencieux et absents
toutes ces choses qui leur passaient dans la tête
et qui ne seraient jamais dites*

*étaient-ils partis de si loin
pour devenir les receveurs d'un billet
qui en ferait des locateurs acharnés
dans ce pays
qu'on leur avait dit plus grand que la Belgique
à condition bien sûr
de ne rien dire et de tout faire
l'autorité est une mère juste
le désordre du cœur ne devra jamais troubler
l'ordre public
et toute subversion sera brûlée au début de la nuit
dans le ventre des abatis qu'on aura plus tôt allumés*

*non ils étaient là
au bord de l'eau sur la terre grise
chaque nuit noyée
et chaque jour réanimé
cherchant comment
par la seule force des bras
ils pourraient s'appartenir
et retrouver cette respiration artificielle
serait-il possible de continuer
puisque'il n'était pas possible de gifler
et de faire en sorte que les gestes tournent autour du soleil*

*serait-il possible de passer ainsi dans la vie
sans coup de tête*

*jour par jour
entre la fin d'une étoile et le commencement de l'autre*

*avec
entre les dents
toujours
cette peur serrée
de casser la baraque*

*ils se voyaient déjà
le visage comme une peau minérale
comme si le corps avait été cousu
dans une cotonnade de charbon
ils savaient que l'espace de leur front irait s'agrandissant
leurs deux yeux bien loin l'un de l'autre
chaque œil bien rentré dans son trou
à l'image de cette terre sans fin
cette terre du milieu
qui fait
que l'on vous prête un versant
quand on ne peut pas choisir l'autre*

(...)

*bien longtemps après
on pourra peut-être encore dire
ils sont venus
ils sont passés
sur une terre
qui ne garde pas ses oiseaux*

*mais eux
déjà bien loin
et en même temps si proches*

*eux
auront-ils encore la mémoire
les yeux de se rappeler
la bouche de pouvoir dire
que les outardes
jamais
ne déchirent le ciel*

(*La terre qui ne commence pas*, pp. 16-19 et 78-79)

* * *

Les beaux noms

*J'aime les noms que les premiers hommes et les premières femmes ont
donnés à ce pays, ont confiés à ce continent.*

*Ces gens qui étaient venus en passant par les terres où la neige ne
fond pas,*

*Ces gens qui s'étaient arrêtés dans le pays de la terre sans arbre
avant de rejoindre celui où les arbres leur donneront le canot et la
cabane,*

Ces gens savaient,

*Ces gens savaient donner de beaux noms aux êtres et aux choses qui
leur étaient proches,*

*Des noms jaunes comme une lune qui se lève et rouges comme un
soleil qui se couche...*

*Et c'est ainsi qu'en prenant les choses pour ce qu'elles sont et non
pour ce qu'elles devraient être,*

– les Algonkins s'appelleront d'abord les Hatirontaks, c'est-à-dire les
mangeurs d'arbres, ainsi nommés par les Iroquois pour désigner cette
habitude qu'ils avaient de manger l'écorce intérieure pendant les temps

de famine ;

– les Onondagas, l’une des cinq nations iroquoises qui habitaient le centre du pays, deviendront les gardiens du feu, et leur chef, à cause de sa modération et de sa sagesse, sera dorénavant appelé Garakontié, le soleil qui marche ;

– Ontario, c’est le beau lac, mais Toronto, c’est seulement un arbre dans l’eau ;

– les eaux bouillent, bouillonnent et tourbillonnent, regardez, c’est Ottawa ; mais quand le fleuve se rétrécit, allez-y voir, c’est Québec ;

– à Winnipeg, l’eau est sale ; pourtant, à Minnesota, l’eau est toujours couleur du ciel ;

– Milwaukee, c’est la bonne terre et Michigan n’est rien d’autre que ce grand lac en long ;

– à Cabano, on débarque, Gaspé est le bout du bout, la fin du territoire micmac ;

– attention, Rimouski est la terre du chien et Mingan, celle du loup ; mais Tadoussac dévoile sans honte et sans pudeur ses plus belles mamelles ;

– au lac Piekouagami, on pourra toujours pêcher la ouananiche, c’est-à-dire le petit égaré ; ce poisson serait un ancien saumon de mer forcé de s’adapter à l’eau douce quand les eaux salées se retirèrent de ce lac peu profond, que d’autres, plus tard, appelleront Saint-Jean ;

– et si vous retournez au royaume de Saguenay, n’oubliez pas cette fois de vous arrêter au Matonipi, ce lac de l’eau qui pleure ;

- aller à Natashquan, c'est aller à la chasse à l'ours, demeurer à Nomingue, c'est se peindre le corps en rouge; mais à Paugan, on se repose puisque ce sont les chutes de la pipe de l'amitié;
- au Baskatong, les sables ferment presque les eaux, à Kazabazua, la rivière est folle, s'amuse, se cache et disparaît;
- Kitiganisipi est le premier nom de Maniwaki, bien longtemps avant les blanches intrusions chrétiennes : c'est là où on cultive, c'est la rivière des jardins!
- au fond, la liste pourrait s'allonger comme l'ombre sur le flanc d'une montagne, au fond, tout a peut-être commencé, tout a peut-être continué avec le mot Canada, c'est-à-dire là où quelques cabanes s'élèvent...

Il y a trente-cinq ans, Dan George, chef de la tribu des Capellanos vivant aux États-Unis, disait :

«Je suis né il y a mille ans... Je suis né à une époque qui aimait les choses de la nature et leur donnait de beaux noms... Je me souviens qu'étant très jeune, je remontais la rivière indienne avec mon père; je me le rappelle admirant le soleil qui se levait sur le pic du mont Pé-Né-Né; il lui chantait sa reconnaissance comme il le faisait souvent avec le mot indien : merci et beaucoup de douceur.»

(*Topographies*, pp. 21-22)

* * *

Rituel de chasse amérindien

Dans la tradition amérindienne, l'animal est un don de la nature et ce don peut être de nouveau accordé comme il peut être un jour repris. Voilà pourquoi le chasseur ne pavoise pas devant ses prises. Il ne se gonfle pas. Pas d'exagération et encore moins de vantardise. Dans son

bonheur, il reste silencieux et, davantage, généreux. Tous les parents et tous les amis sont invités à partager le festin, ce fruit des dieux, ce geste des hommes. Mais avant que la fête ne commence, certains rituels sont de mise. Encore aujourd'hui, chez les chasseurs cris, par exemple, celui qui reçoit jettera dans le feu quelques parcelles de viande de l'animal qu'on se prépare à manger. Ou encore, il se frotera les cheveux avec la graisse de l'ours qui a été piégé. Ces gestes témoignent du respect et en quelque sorte de l'admiration que les Autochtones vouent à certaines espèces animales. La force, la ruse ou la sagesse de la bête, ce sont aussi celles de l'homme dans la mesure où celui-ci les reconnaît et se les approprie par des gestes symboliques et presque religieux. C'est encore pour ces raisons que les Naskapis suspendent près du feu le premier castor de la saison, pour qu'il dégèle la tête tournée vers la porte, afin que, selon la croyance, il puisse voir partir le chasseur le matin. Dans le film Chasseurs cris de Mistassini, réalisé par Boyce Richardson, il y a une séquence qui évoque, dans toutes les langues du monde, cette sorte de vénération intime que le chasseur porte à l'animal vaincu. C'est l'hiver, en pleine neige. Deux orignaux viennent d'être abattus. On s'empresse de le dépecer. Et l'on trouvera dans le ventre de la femelle deux fœtus déjà bien formés et facilement reconnaissables. C'est avec des gestes de sage-femme que l'un des chasseurs ira détacher ces enveloppes de vie, c'est avec des mains qui vont nous sembler plus légères que l'air qu'il les déposera sur la neige. Quand le dépeçage sera terminé et que viendra l'heure du repos, celui où il est maintenant si bon de goûter l'animal à même la lame du couteau qu'on plonge dans la chair vive, alors l'un des chasseurs s'approchera des fœtus allongés et introduira un peu de viande dans la bouche de chacun d'eux. C'est une scène d'une profonde et totale unité, celle de la réconciliation complète entre les forces de la vie et les forces de la mort. Tout s'abolit et tout s'équivaut, tout s'ouvre et tout se referme. La mort des uns permet de continuer la vie des autres

(*La première Amérique*, pp. 38-39)

La mort de ma mère

Ma mère mourut dans la nuit du 20 au 21 juin 1984, alors que le soleil se préparait à entrer dans son été. Ses derniers jours avaient été calmes, elle était partie comme elle l'avait toujours espéré, à la façon d'un poulet.

À l'heure où toutes les choses sont dites, ceux et celles qui l'entouraient avaient senti passer une onde de paix et le début de la réconciliation.

Au salon funéraire, les conversations m'arrivent comme des chuchotements. Je reste debout, tout près du cercueil où repose le corps de ma mère. Je la regarde, son visage est beau, il s'éclaire tout doucement comme si une lampe s'allumait peu à peu à l'intérieur de son crâne. Je la regarde. Je n'arrive pas à m'en détacher. Je me surprends à l'aimer comme jamais je n'aurais pu l'aimer dans cette vie.

Ce soir-là, au coucher, je fermai paisiblement les yeux et j'appelai son âme. Elle vint lentement à moi, comme elle l'avait fait dans les commencements de la nuit du 20 juin, quelques heures après que mon frère Jean-Paul m'eût annoncé son décès. Je retrouvai la petite fille de cette nuit-là. Ensemble, nous marchions dans le champ de foin qui s'étend derrière la maison. Nous nous amusions à cueillir la marguerite et la moutarde, les bouquets rouges et les queues-de-renard, toutes ces herbes sauvages qui envahissaient une terre qu'on ne cultive plus. À un moment donné, elle me demanda de me mettre à genoux devant elle. J'embarquai tout de suite dans le jeu. Elle prit la tige de mil qu'elle mordillait entre ses dents et elle m'en chatouilla les narines. Elle riait aux éclats. Je la pris entre mes bras et la serrai contre mon cœur en lui murmurant tout bas :

– Marie-Clarisse...

Pour la première fois de ma vie, je m'entendais l'appeler par son prénom.

Au réveil, la même vision m'habita pendant quelques heures. Sous les traits d'une petite fille qui joue dans un champ de foin, la mort

me rendait la mère que la vie n'avait pas toujours eu le temps de me donner.

(Marie-Clarisse, in fine)

* * *

Le mont Kekeko

La journée chante dans le soleil. Jéal et Valérie sont amoureux. Ils ont enfourché leur bicyclette et ils ont pris la route de Beaudry. De grands morceaux d'enfance tombent du ciel et le cœur du jeune homme essaie de les rassembler pour les offrir à celle qu'il aime. La grande voie ferrée de l'Ontario Northern Railway disparaît pour toujours dans le tournant, s'enfonce dans la forêt des épinettes noires pour aller se perdre jusqu'aux glaces de la Baie James. Les charpentes de la mine Sénator ont fléchi et les murs pourrissent. Lentement, l'installation se désagrège, préparant la matière sur laquelle des pousses de tremble s'élèveront et dont les ramifications finiront bien par recouvrir l'ensemble.

Le jeune couple poursuit son chemin. Sur la gauche, une terre à l'abandon et une habitation qui tombe en ruine. C'est tout ce qui reste de la propriété du vieux McGregor. On dirait un vaisseau qui vient de s'échouer sur un rivage de glaise. Le mur donnant au nord-ouest a cédé. Le toit s'est affaissé par le milieu et fait penser aux deux pans d'un livre à moitié ouvert. Jéal dit à Valérie :

— Ici vivait un vieil Écossais qui m'a toujours fasciné. Il avait la barbe d'un dieu et le regard d'un sage. Sa figure était la bonté même. Il s'arrêtait souvent à la maison. En sa présence, j'avais l'impression que mon père devenait le plus heureux des hommes. Si tu veux, allons voir de plus près.

Jéal et Valérie s'approchent avec respect, comme s'ils se retrouvaient devant une pierre tombale. Un esprit habite les lieux. Ils franchissent le seuil de la porte arrière, s'avancent de quelques pas dans la cuisine ensevelie sous des objets et des débris de toutes sortes. La table a résisté au choc de l'effondrement. Parmi les éclats de vaisselle et les marmites cabossées, Jéal reconnaît la couverture d'un cahier d'écolier. Sous

l'action de l'humidité, les pages se sont recroquevillées et il faut une pression des doigts pour les détacher l'une de l'autre. Ému, il décolle le carton de la couverture. Tout en haut, sur la première ligne, il lit ces mots qui semblent avoir été tracés difficilement, calligraphie moulée et tremblotante, comme celle d'un enfant dont la main apprend à écrire : September 12 - 1937. To my son.

Jéal s'arrête.

— Une date et trois mots...

À son tour, Valérie interroge l'inscription.

— Peut-être bien une tragédie ou une mort... Peut-être aussi le début d'une confiance...

Avec précaution, il feuillette le cahier. Rien d'autre. Il lève les yeux et regarde à travers le carreau fracassé de la fenêtre.

— On a toujours dit et j'ai toujours cru que le vieux McGregor vivait seul. Ce cahier laisse croire autre chose.

— Chacun porte son secret.

— Oui, et chacun emporte son mystère.

Il referme lentement le cahier, le glisse dans son havresac.

Les deux promeneurs ont repris la route. Des voitures passent. La poussière du gravier qu'elles soulèvent monte et retombe comme des formes blanches dans la chaleur du jour qui fermente. Le lac Pelletier surgit, couché au creux d'un vallon dont les rondeurs font penser à de gros oreillers qu'une main maternelle aurait disposés pour mieux protéger son sommeil. Puis, tout à coup, dans la surprise, le mont Kekeko s'élève, géant solitaire au milieu de la plaine. Comme le mont Chaudron et comme les collines Abijévis, il a résisté au pouvoir excavateur des glaciers. Ensemble, ils forment une famille géologique dont la naissance remonte à l'âge protérozoïque, voilà plus de deux milliards d'années. Le couple s'avance vers ce témoin des temps préhistoriques, vers cette masse de roches sédimentaires qui se soulève dans le paysage comme une exclamation.

— Tu vois, dit-il à Valérie, l'Abbittibi n'est pas seulement une terre plate. Elle sait parfois réserver des surprises. C'est ici que je voulais t'amener.

Ils dissimulent les bicyclettes dans une talle d'aulnes. Sac au dos, ils entreprennent de gravir cette montagne en pente douce qui fait à peine cinq cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Les arbustes poussent dans les failles et les interstices de la roche. Là où la pente se découpe en larges marches, les bleuetiers s'étendent comme des nappes. Les fruits sont déjà d'un vert tendre, la récolte sera bonne.

Presque au sommet, ils ralentissent le pas, étonnés par la subite transformation du paysage. Les arbres ont changé de taille, l'épinette côtoie le cèdre. Réunis, ils se dressent comme des îlots sauvages invitant à la halte et au repos. Mais il est une autre sorte de refuge qui se cache derrière les arbres et les roches. Sans que Valérie le sache, Jéal la conduit lentement vers cette rencontre.

Profondément encaissé dans son écrin rocheux, le lac Despériers dort d'un sommeil encore plus paisible que celui du lac Pelletier. Jéal est saisi, comme si c'était la première fois. Plus qu'un lieu retrouvé, c'est de nouveau une récompense et un enchantement, une sorte de couronne précieuse qu'un roi invisible a déposée au fond d'un grand coffre de pierre. Il regarde Valérie dont les yeux disent déjà les mots qui jailliront de sa bouche :

— C'est beau... On dirait le commencement ou la fin de quelque chose...

Il l'a prise par la main. Ils sont montés sur un rocher qui surplombe une eau dont la couleur se confond avec celle du ciel. Sans dire un mot, dans une sorte d'intuition complice venue de loin, ils lèvent le visage et les bras vers le soleil. À contre-jour, ils ressemblent à de grands hérons dominant de leur vol majestueux les lacs et les rivières, les yeux constamment à l'affût du moindre mouvement de l'onde, puisque c'est dans cette vibration qu'ils trouvent la raison de continuer leur route.

Au retour, au moment de reprendre sa bicyclette, Jéal se retourne pour contempler une dernière cette élévation dont la nature confond les géologues, eux qui ne s'entendent pas encore pour dire s'il s'agit d'une colline ou d'un mont. Pendant que toute cette beauté fond sur lui, un souvenir de lecture remonte tout à coup au bord de sa mémoire. Il s'empresse de le partager avec son amie :

— *Si on pouvait vivre des millions d'années, on se rendrait compte, paraît-il, que les montagnes marchent.*

(*Sakka*¹, pp.87-91)

Note. Les extraits de *Marie-Clarisse* et de *Sakka* ont été reproduits avec l'aimable autorisation des Éditions Vents d'Ouest. Les droits de reproduction des autres œuvres appartiennent à l'auteur.

¹ En inuktitut, la langue des Inuits, ce mot désigne l'horizon, c'est-à-dire «le côté visible de ce qui est caché».

La presse...

Vingt fois cinq

Vingt fois cinq offre dans ses vingt-cinq petites histoires une couleur nouvelle. Le lecteur n’y trouvera pas ces vers voguant sans arrêt, lancés sur le vent des libertés grammaticales. L’auteur a préféré la phrase et sa ponctuation. Il a tenu à enchâsser ses mots dans une grammaire sévère et disciplinée. Pour l’effet, bien sûr ! L’effet grinçant, rauque, écorchant de l’insolite et de la déroute. Non pas que le vers libre ne puisse atteindre de tels rivages. Mais convenons que «le propos fantastique», soumis à une syntaxe implacable, sert davantage l’effet de déroute. [...]

Vingt fois cinq est un animal sauvage. Son premier contact nous effraie, tant il génère la crainte et la peur. Il faut alors recommencer à chacun des rencontres, dompter sa patience, maîtriser son vertige, jusqu’à ce que, au bout de cinq à six touchers, naisse entre nous, frêle d’abord, le lien ténu de l’imaginaire. [...]

Stéphane-Albert Boulais, *Une lecture violente et séduisante*, dans
Le Droit, Ottawa, 22 septembre 1979.

La terre qui ne commence pas

En écrivant ***La terre qui ne commence pas***, il ne fait aucun doute que Jacques Michaud avait présent à l’esprit le mythe auquel il s’attaquait. Ces poèmes s’inscrivent dans la petite histoire de nos misères et de nos douleurs collectives. Les leçons qu’il en tire ne sont pas plus roses que la vie elle-même qui, dans ces conditions, se résume à une lutte de tous les instants pour simplement survivre. Michaud oppose en effet le rêve promis à ceux qui s’en venaient coloniser la Nouvelle-France puis

l'Abitibi à la dure réalité de ce pays sans doute immense mais somptueusement avare de ses dons.

En abordant un tel thème, Jacques Michaud s'inscrit à la fois dans la continuité et dans la rupture. Il reprend à son compte la poésie dite du terroir, mais en expose l'envers, la face trop souvent cachée et encore largement méconnue. En ce sens, il fait œuvre d'archéologue tout autant que poète. Les poèmes eux-mêmes sont brefs, incisifs, insoutenables tant ils véhiculent de souffrance. Ils ont la netteté de l'acier. Par cette œuvre simple et bouleversante, Jacques Michaud ouvre une voie qui n'a été que très peu explorée au pays du Québec. La poésie d'ici ne sera jamais plus unanime et c'est bien ainsi.

Michel Beaulieu, *Retour à la terre*, dans *Le livre d'ici*,
Montréal, 9 décembre 1981.

La Première Amérique

Si les écrits sont souvent faits pour choquer, se rappeler, flatter ou pour se frotter la bedaine en se disant que finalement on a publié quelque chose, ***La Première Amérique*** de Jacques Michaud n'a rien de commun avec ces aspects de l'essai-poème. Ce livre est une prise de conscience humaine des premières images et des vérités de la jeunesse de l'auteur face à la réalité de l'existence des premiers habitants du continent.

Le livre ne révèle rien de nouveau sur les connaissances que l'on peut avoir des Amérindiens, mais il fait réfléchir sur ce que les gens transportent comme préjugés nés de l'ignorance. Jacques Michaud est avant tout un poète conscient et non une conscience vivante poétique. [...]

Je ne suis pas critique littéraire. Je suis appréciateur des choses que je vois et que j'entends. Dans l'œuvre de Jacques Michaud, j'ai perçu le sentiment derrière l'écrit et c'est là une grande victoire pour l'écrivain et un triomphe pour le poète.

Je considère ce livre comme très beau et très sensible à l'environnement humain.

Bernard Assiniwi, *La Première Amérique*, dans *ARTicles*,
Ottawa, septembre-octobre 1989.

Marie-Clarisse

Marie-Clarisse! À son tour, le lecteur se surprend à répéter le prénom, à admirer et aimer cette femme dont la vie n'est pas sans rappeler celle de tous les pionniers de l'Abitibi ontarienne et québécoise. Comment alors ne pas être pris d'un étrange sentiment de fierté et de tristesse? Fierté très grande pour les Michaud, les Villeneuve, pour toute cette race de voyageurs et de défricheurs qui répéteront, parfois bien malgré eux mais toujours avec courage et résignation, les premiers gestes de leurs aïeux afin de donner naissance, trois cents ans plus tard, à une Nouvelle-France du XX^e siècle. Tristesse également. Car l'aventure paraît démesurément ambitieuse et téméraire. Nord-est ontarien, Témiscaminque, Abitibi, ces vastes étendues boréales qui n'en finissent plus d'exiger labeurs et sueurs de leurs pionniers, de les épuiser au rythme infatigable et fatidique des saisons.

Mais si ce récit est à la fois aussi tendre et bouleversant, cela est dû largement à la qualité de l'écriture. Malgré le caractère épique de l'aventure, Jacques Michaud évite toute grandiloquence. La phrase est simple, sobre, d'une grande retenue et, à l'occasion, riche de connotations poétiques. Le récit de la mort du père, par exemple, est un modèle d'écriture : la description est rigoureusement construite et le rythme de la phrase épouse avec retenue et sensibilité la douleur du fils. [...]

Yvon Malette, *Marie-Clarisse*, dans *Parallèles et Convergences*,
Hull, Collège de l'Outaouais, mars 1994.

Sakka

Se souvenir d'une enfance privilégiée donne souvent lieu à des évocations significatives teintées de magie. Pour mieux ressentir les bienfaits de ces vibrations particulières, les chérir et se les rappeler avec attendrissement, il suffit de s'y projeter. C'est ce que démontre l'auteur abitibien Jacques Michaud avec ***Sakka***, un titre aux syllabes étranges illustrant les propos de quinze textes liés à une quête existentielle. [...]

Le contenu descriptif et narratif de ***Sakka*** dénote une grande sensibilité et met bien en évidence des faits en apparence anodins mais autour desquels gravitent des événements marquants. Si la simplicité s'allie à la profondeur de ce récit touchant, c'est peut-être à cause de tout cet espace mouvant qui renforce les tableaux esquissés avec justesse. À lire pour les images pittoresques d'un coin de pays vraiment unique.

Marie-Josée Rinfret, *Par-delà l'horizon, XYZ la revue de la nouvelle*,
Montréal, printemps 2003.